

Colette Poix

Un souffle de neige

Roman



« *Vivre c'est ne pas se résigner* »

Albert Camus « Noces »

EXTRAIT

Première partie

EXTRAIT

J'avais une maison dans la montagne.

A cette époque des années quatre vingt, ni les téléphones portables, ni les ordinateurs n'existaient. Sur les sentiers de montagne nos jambes allaient chercher les informations et les nouvelles. La poste se chargeait du reste.

Je regardai le sentier qui serpentait vers le village. Mon regard se portait souvent vers ce sentier, comme si je me préparais à voir quelqu'un arriver ou à apercevoir de loin un animal. Peut-être était-ce dû à la solitude au cours de laquelle une certaine vigilance s'installe.

Je distinguai une silhouette suivie d'un cheval. Je plissai les yeux pour voir de loin mais ne pus rien repérer de précis ; je décidai de préparer du café pendant que la silhouette se rapprochait.

Sous le cerisier en fleurs une table et quelques chaises en rotin étaient installées, les acacias commençaient à former des petites grappes blanches, ça sentait bon l'odeur suave du printemps.

Lorsque le café fut prêt, je sortis et à nouveau

considèrai le chemin. Mais la silhouette ne prit pas la direction de ma maison et s'engagea à flanc de montagne avec le cheval qui semblait peiner et trébucher sur les cailloux. Je ne reconnus pas un garçon qui avançait. Quant au cheval, un blanc de race camarguaise, personne n'avait tenté d'en élever ici, tant leurs pattes et sabots sont fins, et leur adaptation délicate au terrain et au climat montagnard. Ce n'était donc pas quelqu'un de la région.

Qu'allait-il faire au milieu des ruines ? Cette question produisit un déclic, serait-ce Lambert... J'avais brûlé ses couvertures, il ne restait plus rien de lui ici.

Je bus tout le café, je le sirotai avec du pain et du fromage. Je n'en laissai pas une goutte ni une miette. Ne le voyant pas venir, je décidai d'aller voir ce qu'il comptait faire avec un cheval.

Je claquai la porte de la maison et partis à sa rencontre. Il s'était arrêté au milieu des ruines du vallon, je marchai quelques centaines de mètres et m'approchai. Lambert me regarda arriver, plus j'avancai et plus j'étais saisie par la consternation. Non pas par son état, fidèle à lui-même dans son aspect négligé, mais par celui du cheval. C'était une bête fourbue, l'œil torve et sans éclat, son museau touchait presque terre, ses flancs osseux perçaient le cuir au point de lui faire des plaies, ses pattes tremblaient par manque de force. Un cheval prêt à tomber, à être abattu car il ne s'en relèverait pas.

Je me plantai devant Lambert et lui demandai d'où venait cet animal.

– Il vient de loin, il est fatigué.

– Il est fourbu, il ne s'en remettra peut-être pas. Il va tomber...

– Je le mène ici pour qu'il se retape, j'ai apporté de l'orge. Il faut qu'il en mange un petit peu tous les jours et de l'herbe nouvelle, il est en soins intensifs ici. Il n'y avait pas d'autre endroit, sinon il fallait marcher trop longtemps, il n'aurait pas pu tenir.

Il se tourna pour enlever le mors au cheval, sortit une brosse de son sac en bandoulière et brossa sa crinière emmêlée.

– En bas au village il y avait des prés bien plus verts qu'ici ajoutai-je.

– On m'aurait envoyé la Société Protectrice des Animaux dit-il avec le sourire, et puis ça suffit les questions ! dit-il en montant le ton, il se tourna vers moi, son sourire s'effaça, il me regarda d'un œil sombre.

Je reculai d'un pas et tournai les talons. Ce n'était pas mon histoire.

– Eh ! Tu ne vas pas le laisser crever ! T'es une fille de cœur dit-il en me retenant par le bras.

– Lâche-moi, méfie-toi de moi, j'ai un cœur de pierre, du travail et je n'ai pas besoin d'un cheval ! Il me faudrait plutôt un chien pour t'aboyer dessus et te chasser d'ici.

– Ah ah ! ria-t-il il te faudra le dresser d'abord !

Je rentrai chez moi presque en courant.

Ce jour là le chant du coucou fit son annonce, c'était la première fois de la saison que l'oiseau lançait son cri. Au printemps presque jour pour jour, il recommençait à chanter son « coucou, coucou » qui résonnait dans les montagnes et les bois. Aujourd'hui il avait dû trouver son nid, bien qu'il soit réputé pour occuper le nid des autres.

Je n'étais pas comme cet oiseau, pourtant Lambert aurait pu dire à quiconque voulait bien l'écouter que je l'avais délogé. La première fois que j'étais entrée dans cette maison, il y vivait comme un squatter, ou comme un vagabond, c'est comme cela qu'il m'était apparu. Me revint le souvenir de ma première venue ici.

La porte d'entrée en bois massif était entrebâillée, je la poussai doucement et entrai.

La première vision fut décevante, un tas de couvertures posées sur le sol dégageaient une odeur faite d'un mélange de peau, de sommeil, de cuir, de feu. De la vaisselle sale et des bouteilles vides traînaient, signe d'une présence sur un lieu soi-disant inhabité depuis longtemps. Je continuai tout de même ma visite pour voir quelle allure avait l'intérieur de la maison.

Elle était faite de deux pièces contiguës absolument identiques séparées par un morceau de mur mitoyen surmonté d'une grosse poutre en bois. Face à l'entrée, dans chaque pièce se trouvait une petite cheminée identique, le sol était carrelé de lauzes, de grosses

pierres pourpres et plates de la région. La luminosité pénétrait généreusement par deux grandes fenêtres des côtés Est et Ouest et par la vitre de la porte d'entrée. L'espace était baigné d'une belle lumière hivernale. Les murs en pierre étaient recouverts d'une chaux blanche qui apportait encore une touche de clarté. Le plafond était en bois, un parquet recouvrait le premier étage auquel on ne pouvait accéder que par l'extérieur car il n'y avait pas d'escalier. Peut-être qu'autrefois, le rez-de-chaussée logeait le bétail tandis que les bergers dormaient à l'étage. J'envisageai de continuer ma visite en haut mais une inquiétude persistait, il y avait probablement un habitant des lieux.

A ce moment là un jeune homme surgit dans l'encadrement de la porte, je restai suspendue à ma pensée, je ne l'avais pas entendu approcher. Il était grand, maigre, le cheveu châtain, et restait planté là immobile et silencieux. Je le saluai d'un hochement de tête, ce à quoi il répondit, mais comme il n'émettait aucun son, j'engageai une bribe de conversation pour savoir s'il habitait là

– Personne n'habite là, moi j'habite nulle part, et toi ?

– Je viens visiter, peut-être pour m'y installer

Il resta debout devant moi, les bras le long du corps. Je levai la tête vers le plancher en bois

– Là haut il y a des chambres dit-il en levant le menton

– Et toi, tu dors en bas ?

– Oh moi chambre ou pas chambre c'est pareil, je pose mon sac de couchage et je dors

Il sortit et s'éloigna. Je continuai ma visite et montai à l'étage où je découvris deux petites pièces chacune dotées d'une fenêtre ouverte sur un site montagneux magnifique. Lorsque je sortis j'admirai la vue. L'habitation était adossée à la montagne, la pente abrupte au dessus et en dessous malgré la construction en terrasses. Le jeune homme avait disparu. Le bruit de l'eau me guida vers une grotte d'où jaillissait une source, le filet d'eau courait sur la mousse et se jetait dans un grand bassin.

Du linge sale, un morceau de savon et une serviette de toilette usée gisaient sur le sol parsemé de cailloux et d'herbes séchées par le froid. Je regardai autour et cherchai à identifier les bruits... peut-être ceux des pas qui font craquer les branches.

Je retournai vers la maison et vis de loin le jeune homme qui ramenait du bois. Je m'approchai, restai un moment dans l'encadrement de la porte et sans un mot, le regardai allumer un feu dans la cheminée. Il avait déposé les branches entières au milieu de la pièce. Assis sur un morceau de tronc, il coupait des petites brindilles pour alimenter l'allumage jusqu'à ce qu'un brasier de bois vert s'enflammât avec une odeur âcre. Il tourna la tête et me regarda d'un air indifférent, j'aurais pu être transparente ou ne pas exister, son expression aurait été la même. Une mèche qui lui

barrant le front, glissa et lui cacha les yeux. Plutôt que de me statufier, je décidai de terminer ma visite, j'entrai pour aller chercher mon sac en évitant de marcher sur les objets épars et lui annonçai mon départ.

– ça te plaît ici ? dit-il en relevant sa mèche

– Oui, c'est pas mal, un peu rustique, il faudrait aménager un peu

Il attisa son feu en soufflant sur les flammes, un petit nuage de fumée s'échappa de la hotte. Il me demanda de quelle installation il s'agissait

– Un peu de confort, je ne suis pas une fille des bois

– C'est vrai, t'as pas l'air

– Et toi, de quoi t'as l'air ?

– Je ne sais pas, qu'est-ce que t'en dit

– D'un vagabond des montagnes

Il sourit en se redressant

– Ce n'est pas faux

– Et tu n'as pas l'air d'aimer le ménage et la lessive

– Aimer ? on peut « aimer » ça ? Je préfère aimer autre chose ou quelqu'un

– « Apprécier » alors, ne pas vivre dans la crasse quoi...

Il se leva, s'approcha de moi, et comme un animal fit mine de me renifler

– Tu ne sens pas fort, moi j'aime les filles qui sentent fort

– Moi je n'aime pas les mecs qui puent dis-je en reculant

– Ah ah on est mal barrés tous les deux rigola-t-il, pourtant... T'es pas mal comme fille, tu pourrais faire un effort...

Je saisis mon sac en prétextant que j'allai partir

– Attends un peu on n'a pas beaucoup rigolé, comment tu t'appelles ?

– Agathe dis-je en me dirigeant vers la porte

– Moi c'est Lambert, à bientôt dit-il en me voyant m'éloigner. Et pour la prochaine fois...

– ... Il n'y aura pas de prochaine fois

– Tu n'as pas dit vouloir acheter la maison ? Tu peux prendre le mec avec... dit-il en écartant les bras avec un grand sourire

– Non merci

– Il faut essayer, pourquoi tu es aussi définitive ?

Je mis mon sac dans le dos, me retournai, et sortis.

Je regardai une dernière fois pour mieux m'en imprégner, le paysage, le cerisier planté devant la maison, les acacias, la grotte qui abritait la source puis, m'engageai dans la descente pour rejoindre le village. Quelques pas plus loin il m'appela en me montrant le foulard que j'avais oublié.

– Tant pis dis je en continuant mon chemin

– Agathe ! Il sent fort !

Connard pensai-je

Une demi-heure plus tard, arrivée au bas du sentier je pris le chemin de la maison de Muriel, une bâtisse en pierre, un peu à l'écart de la route. Je frappai à sa porte, elle me dit d'entrer et m'invita à m'asseoir.

Tout en me défaisant de mes gants, veste, bonnet, j'abordai tout de suite le sujet qui me tenaillait à propos du lieu que je venais de visiter nommé Bastera.

– Alors ?... ça t'a plu ? Tu veux un thé ou un jus de fruit ? demanda-t-elle en me tournant le dos pour ouvrir le placard

– Oui mais ce qui ne m'a pas plu c'est le squatter, un type qui dort là bas

– Ah oui ! C'est Lambert..., elle reprit sa recherche dans le placard comme si c'était sans importance

– Tu ne m'avais pas dit qu'il y était... Comment le faire partir ?

– Oh c'est très simple en t'installant ou en achetant la maison

– Eh bien c'est ce que je vais faire

– Tu es sûre ? Dit Muriel surprise, tu peux faire une période d'essai, prends ton temps, c'est libre. Tu veux un thé ou un jus de fruit tu ne m'as pas répondu ?

– Non

– Non tu ne veux rien ?

– Si je veux bien un thé

– Pourquoi tu dis non ?

– Je dis non ce n'est pas libre tant qu'il est là haut dis-je agacée par son inattention

– Ne t'inquiète pas, il n'habite pas plus là qu'ailleurs dit Muriel en posant les tasses sur la table. Mais...

Elle me regarda, ses prunelles émeraude brillantes s'obscurcirent légèrement, il y a de la neige l'hiver

continua-t-elle, beaucoup de neige.

– On est en hiver, pourtant il n’y en a pas

– Il peut neiger demain. Tu n’as pas peur de te retrouver seule là-haut ?

– Seule non, c’est l’autre qui m’inquiète, ce huit clos avec lui comme voisin

– Sa présence ne justifie pas autant d’inquiétude, il ne fait que passer. Tu devrais plutôt te préoccuper de la vie là-haut loin du village

– Il y a tout ce que je cherche, du soleil, de l’eau, du bois, de la terre à cultiver, une maison avec un toit en tuiles rouges

– Heureusement qu’il y a un toit c’est le minimum dit Muriel

– Tu ne peux pas comprendre dis-je en haussant les épaules

Atablée, Muriel tenait son menton dans sa main et me regardait d’un air amusé

– Tu as aimé là-haut, ça se voit à ton regard rêveur

– Oui j’ai aimé là haut confirmai-je mais... c’est ce Lambert...

Muriel soupira et leva les yeux au ciel – oublie-le –

– Je n’y arrive pas

– Bois ton thé, calme-toi, tu t’agites trop pour rien, prends un biscuit tu dois avoir faim.

En croquant dans le biscuit je réalisai que j’étais affamée, ça gargouillait dans mon ventre. Je ne savais même pas l’heure qu’il était, j’avais perdu la notion du temps, prise dans une sorte de turbulence. Je lis quatre

heures en levant les yeux vers l'horloge

Muriel se leva comme si elle lisait dans mes pensées et me proposa de l'accompagner à la sortie de l'école mais je préfèrai rentrer chez moi pour réfléchir. Je remis mes gants, ma veste et mon bonnet. Ils sentaient la fumée de bois.

– Tiens moi au courant pour la suite, si tu décides de remonter, j'irai avec toi si tu veux

– Je vais remonter demain

– Demain ? Déjà ?

– Oui je passerai te chercher le matin dis-je

– Ok... si je suis prête...dit Muriel pensive en me regardant partir

Enfin le printemps s'installa à Bastera.

Eric avait autrefois retapé et habité la maison. Il vint avec Muriel, leurs deux enfants et leur troupeau pour faire pâturer ses brebis, autrement dit une tribu de bergers rappliqua, je profitai de leur aide pour organiser le travail pendant les premiers mois de la saison. Ils furent très peu exigeants pour l'espace et n'utilisèrent qu'une seule chambre pour toute la famille. Seule dans la mienne, je culpabilisais un peu mais ils m'assurèrent que c'était leur manière de vivre, tous les uns avec les autres dans un petit espace. Le salon servit de bergerie, ils y installèrent un agneau dans un petit parc en paille, et comme un jeune enfant, le nourrirent au biberon. L'agneau bêlait très fort, nos conversations furent très souvent interrompues tant il réclamait ses soins à cor et à cri. Cette situation aurait pu paraître incongrue à quiconque serait arrivé ici par surprise, voyant un agneau bêler dans son parc pour réclamer un biberon, interrompre la conversation animée de personnes

attablées devant la cheminée du salon. Cette situation extraordinaire était l'ordinaire et le quotidien de ces bergers. Contrairement à l'élevage extensif où de grands troupeaux sont élevés avec parfois des pertes, eux au contraire plaçaient l'animal au centre de leurs préoccupations. Dans leur vie tout était mélangé, l'intime et le professionnel. Eric arrivait à s'extraire de cette vie entremêlée en allant faire des virées dans les bars. Il était connu pour être, contrairement à certains bergers solitaires, un individu sociable, un orateur qui, désinhibé par les effets de l'alcool, donnait des sortes de conférences dans les lieux publics, pour parler de sujets philosophiques. Ses conversations, ses réflexions reflétaient le cœur et la pensée de quelqu'un de très profond avec qui il était plaisant de partager des idées. Son regard pénétrant fouillait l'œil de son interlocuteur. Cependant il continuait de boire jusqu'à plus soif, il allait tellement au-delà du délire, loin de toute compréhension qu'il devenait impossible de le suivre dans ses raisonnements. Il se retrouvait alors seul à dériver jusqu'au creux de la nuit.

Un matin, en descendant au village je le trouvai non seulement endormi en plein milieu du sentier, mais calé au bord de la falaise, dans l'endroit le plus dangereux de tout le chemin. Je tentai de le réveiller en lui bougeant l'épaule « Eric, réveille-toi, tu es mal placé, tu risques de tomber ! ». J'essayai de maintes manières de le secouer mais il demeura dans une sorte